

Mireille Havet, une vie pour le (contre) exemple ? Mireille Havet's (bad) exemple

Marthe Compain

Volume 45, Number 1, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025945ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025945ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Compain, M. (2014). Mireille Havet, une vie pour le (contre) exemple ? *Études littéraires*, 45(1), 135–143. <https://doi.org/10.7202/1025945ar>

Article abstract

Mireille Havet was born in 1898. While her poems brought her early recognition, she soon gave in to her darker side and her two passions, women and drugs, embarking upon a lifetime of turmoil. Out of resignation, she eventually focused on her diary, the sole means of expression that could keep in sync with her lifestyle. Its pages depict her as a controversial counter-example, in a tone torn between sincere regrets and defiant pride.



Mireille Havet, une vie pour le (contre) exemple?

MARTHE COMPAIN

Mireille Havet, jeune poétesse prodige, commence très tôt sa carrière littéraire avec la publication d'une nouvelle fantastique, *La Maison dans l'œil du chat*, en décembre 1913. Elle est alors âgée de seulement quinze ans. Protégée d'Apollinaire, qui la surnomme affectueusement «ma petite poyétesse», amie de Cocteau, qui lui fait jouer le rôle de la Mort dans sa pièce *Orphée*, en juin 1926, elle se fait très vite une place dans les salons littéraires parisiens et publie d'autres poèmes, dont un recueil en 1917 préfacé par Colette. Au début des années 1920, elle se tourne vers la prose avec *Carnaval*, roman à clé salué par la critique et sélectionné pour le prix Goncourt. Elle tient également, en parallèle, un journal intime.

Cependant, très vite rattrapée par la vie parisienne — la «noce», ainsi qu'elle la nomme —, par son amour pour les femmes, dévorant et passionné, et par les drogues qui l'intoxiquent durablement, elle se replie peu à peu dans ses carnets et cesse toute publication, même si elle continue de rêver à une grande œuvre durable qui lui ramènerait le succès passé et lui procurerait la gloire à laquelle elle aspire tant. Elle fera d'ailleurs plusieurs tentatives, toutes infructueuses, d'écriture de romans, mais elle perdra les manuscrits lors de ses années d'errance, à la fin de sa vie, alors qu'elle conservera miraculeusement et précieusement son journal, qu'elle léguera à une amie intime.

Je dévore l'univers. [...] J'achète à crédit sur l'œuvre future, j'achète, j'achète. Tu ferais mieux de rester à lire, à écrire, de chercher à gagner ta vie, me dit-on! Insensés que vous êtes, ignorez-vous donc que chaque jour m'approche des cendres mortelles de la vieillesse, que ce temps de grâce est unique, que mon règne sera aussi court que le vôtre, que, dès trente ans peut-être, j'aurai perdu ce goût et cette hardiesse qui me donnent seuls l'insouciance de vivre, le désir de plaire, l'égoïsme du joueur, et une beauté plus passagère encore que les dons de l'âme. [...] Vivre! Vivre. Extraire de tout le maximum et plus encore. Ah! si vous saviez comme tout est rare, comme rien ne recommence, comme on ne rattrape rien¹.

1 Mireille Havet, *Journal 1919-1924*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2005, p. 280-281. Désormais, les renvois à cette édition seront signalés, dans le corps du texte, par la seule mention J2, suivie du folio.

La jeune femme n'aura de cesse de se raconter dans son journal, de révéler son «âme», par tous les moyens en sa possession. Ainsi, donner à voir sa vie, et sa déchéance par la force des choses, est bien le projet, remplaçant celui du Grand Œuvre, de Mireille Havet. Pour autant, elle est bien consciente que son existence n'a rien d'un exemple, qu'elle tient plutôt du contre-exemple. En effet, si jusqu'à la fin du XIX^e siècle la finalité du journal intime des jeunes filles, tels ceux de Germaine de Staël et de Lucile Desmoulins, était d'abord l'édification de leur âme, avec la publication en 1887 de celui de Marie Bashkirtseff, notamment, la donne change. Mireille Havet, à la suite de cette dernière, se propose non seulement de livrer son âme, ses combats et ses échecs, mais également de les faire connaître et craindre aux jeunes filles qui viendront après elle. L'édification de leur âme en sera facilitée. Ainsi est envisagé *L'Enfer préventif* dont elle parle dans son journal, qui pourrait devenir un roman, rédigé à partir de certaines notes des carnets. «Je voudrais réunir toutes mes notes en livre nommé *L'Enfer préventif*.» (J2, 119)

Le but de l'édification est donc ici quelque peu détourné. Mireille Havet, considérant que pour elle le mal est fait et ne peut être réparé, souhaite faire profiter les autres de son expérience, non pour se réhabiliter, mais pour l'ériger en contre-exemple. Le témoignage et la volonté de transmettre sont un des moteurs de l'écriture de son journal intime. Elle refuse que sa vie différente disparaisse avec elle et souhaite laisser une trace :

Maintenant que je suis plus calme et que mon orage s'est dissipé peu à peu comme celui de la mer qui m'en a donné l'exemple, je consigne simplement ces faits qui me regardent et sont, je crois, sans précédent dans les annales de l'amour².

Alors que Virginia Woolf, elle aussi coutumière de l'écriture intime (elle tiendra en effet un journal tout au long de sa vie), ironise sur «l'occupation innocente» qui consiste à se raconter par écrit, ainsi qu'elle est considérée en général, cette démarche littéraire s'avère plus tendancieuse qu'elle n'y paraît au premier abord dans le cas de Mireille Havet. Car l'enfer qu'elle vit et qu'elle décrit avec force détails dans son journal peut également s'envisager sous un autre angle. Certes, la diariste déplore l'effet de sa dépravation sur sa vie et son travail³, mais elle l'aime également profondément et sait lui rendre justice par la force de ses mots. La victime fait, en même temps que leur procès, l'apologie de ses bourreaux et de son mode de vie. Mireille Havet, son existence sulfureuse en témoigne — elle est lesbienne et ne se

2 Mireille Havet, *Journal 1924-1927*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2008, p. 115 (désormais J3, suivi du folio).

3 Le mythe romantique du poète maudit se voit ressuscité dans toute sa force chez la jeune diariste. Pour vivre selon le poète que l'on sent en soi, doit-on tout abandonner, «exprimer le dernier suc de la vie», quitte à renoncer à l'écriture, et par là même pervertir le concept même de poésie, puisque la poésie dans ce contexte ne peut pas exister?

prive pas d'en faire étalage, toxicomane, sans le sou —, cultive un goût prononcé pour le scandale⁴.

La jeune femme ne dissimule ni aux autres ni à elle-même sa personnalité extrême: «Je suis plus orageuse que l'orage, plus sensuelle qu'un char lunaire, plus méchante et brûlante que Satan» (*J2*, 117), écrit-elle en 1920 dans un moment d'exaltation négative. Elle assume cette part d'elle-même et la revendique. La diariste se doit de jongler avec les deux côtés opposés de son caractère. Si une partie d'elle-même recherche et aime le calme et le travail, l'autre souhaite l'inverse exactement. Comment vivre avec cette ambivalence, et comment la présenter aux autres? La génération qui avait vingt ans lors de la Première Guerre mondiale, à laquelle elle appartient, favorise cette posture. Puisque plus rien ne sera comme avant, puisque les consciences ont été dévastées, pourquoi endiguer le flot de la violence contenue dans son âme, pourquoi l'occulter et essayer de l'apaiser par tous les moyens? La génération de Mireille Havet, du fait de la guerre d'abord, mais également de l'époque, les années 1920, et des mentalités en mouvement⁵, parvient peu à peu à s'extirper du carcan dans lequel elle se trouvait prise jusqu'alors.

La vie de la jeune femme est représentative de cet élan de libération né avec la fin de la guerre. Havet assume pleinement non seulement une sexualité hors norme et réprouvée, mais également une âme torturée et encline à la brutalité. Tout au long du journal, la diariste en donne un témoignage sans équivoque⁶. La liberté que s'est octroyée cette nouvelle génération permet donc l'avènement d'un nouveau type, ou plus exactement la révélation de ce qu'il fallait jusqu'alors cacher. Cependant, Mireille Havet se trouve mise à l'écart, comme ses compagnons d'infortune, eux aussi été durement marqués par la guerre. «Vous ne ressemblez à plus rien d'humain», lui assène un jour une de ses conquêtes, Marcelle Chaumeix,

4 Mireille Havet ne cesse de clamer son «amour du scandale et du paradoxe» (Cf. Mireille Havet, *Journal 1918-1919*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2003, p. 161 ; désormais *J1*, suivi du folio).

5 Les années 1920 sont propices à l'émergence de femmes qui n'ont plus envie de se cacher et qui affichent ouvertement leur sexualité. En effet, la société bouleversée voit s'épanouir un certain nombre de nouveaux phénomènes provoqués par un changement dans les mentalités: «La façon dont les femmes de Paris enregistrent maintenant un autre regard de femme est chose bien curieuse. La plupart comprennent et répondent par un étrange sourire. D'autres se retournent, choquées.» (*J1*, 147) Cette génération se trouve liée dans une pulsion d'émancipation des femmes, passant donc par la libération de certaines mœurs, et dans la volonté d'assumer et de revendiquer certains aspects de leur vie, autrefois tabous. Ainsi la mode «garçonne», qui se développe dans cette décennie.

6 Elle écrit déjà en 1919: «J'étrille ma jeunesse pour mon amie qui va revenir dans quinze jours et que je veux attendre comme on se prépare pour une longue surnoise retraite à la puérile et enrubannée première communion, que je veux attendre, comme seul, à vingt ans, on peut attendre l'amour, dans le moite, grisant, délirant printemps de Paris, afin de commencer une belle page de tendresse, à rebours de la morale chrétienne mais fraternellement liée à la ville de Lesbos.» (*J1*, 109) Elle ne reviendra jamais — sauf à la toute fin de sa vie, dans un accès de mysticisme visant à sauver son âme — sur cette manière d'envisager sa vie. Encore en 1926, elle écrit: «J'ai vécu comme j'en avais envie, sans jamais me contraindre. J'ai fait bien des sottises et perdu beaucoup de temps, mais ce n'est plus par raison, ni pour me réhabiliter aux yeux vraiment trop myopes du monde, que depuis un an j'ai modifié ma vie [...]» (*J3*, 161-162)

dite Bobby (*J2*, 385). Ce décalage entre la jeune femme et l'image qu'elle devrait renvoyer effraie mais fascine en même temps Mireille Havet. Si par moments elle n'a plus rien d'humain, tout entière habitée par le démon, par le monstre, elle ne cherche pas à le contenir, mais au contraire à explorer toutes ses facettes, et par là même à se décrire avec le plus de précision possible: «Ai-je un cœur de pierre? Suis-je un monstre? Je ne plaide pas pour moi, je raconte, car on m'a tellement dit que j'étais différente des autres et scandaleuse. Évidemment, contre la tradition je me rebelle.» (*J2*, 388)

Ainsi, la diariste dénonce clairement les faiblesses de son caractère, qui la pousse à se croire si différente des autres. Elle cite ses «plus graves défauts d'intolérance et d'orgueil» (*J3*, 249). Le juge qu'elle incarne pour elle-même est le plus dur de tous, et le plus intransigeant: «C'est ainsi que ne suis pas charitable et que je juge mes erreurs avec une amertume terrible, inexorable, qui suicide l'être en moi que j'aurais dû devenir.» (*J2*, 112) Son regard sans complaisance dresse la liste des travers de son âme.

Un géant seul pourrait avoir des entrailles aussi vides que les miennes et, en même temps, cette cruauté. Oui, je suis cruelle, dure, égoïste. Je brise, je marche quand même sur des visages qui crient au secours. Mon talon déchire un peu plus la bouche du supplicié. Je n'écoute personne, mère, je passe sur toi.

Amour fidèle, je te laboure le ventre. Je t'enseigne la douleur.

À toi de marcher sur les faibles.

Je suis un monstre, un minotaure, j'ai faim! [...] Toute vie humaine en travers sera comme une haie, saccagée. Il faut que j'aille en avant! Il faut que je vous éclaire. Il faut que je crée avec mon sang, avec la tempête, avec le courage.

Conquérant! une armée meurt derrière toi.

L'histoire ne gardera que ton nom de boucher. (*J2*, 268-269)

La disproportion de ses désirs — elle écrit à ce propos: «ma faim de l'univers est [...] tellement disproportionnée» (*J2*, 268) — entraîne chez elle des comportements eux aussi déséquilibrés. Du monstre, Mireille Havet passe ainsi au géant, autre figure inhumaine, puis au minotaure. L'image de la bête féroce, sans conscience et que rien ne peut arrêter est développée à loisir⁷. «J'étais comme une bête enragée. L'intelligence, l'éducation ne sont d'aucun secours. Autant discuter avec la foudre et le feu. J'étais un animal dangereux et sourd à la logique humaine, et dont on ne se débarrasse qu'en l'abattant.» (*J3*, 122) Elle va jusqu'à convoquer le diable. La bête monstrueuse qu'elle incarne finit par être diabolique et par évoquer l'image de Satan. L'enfer vers lequel la diariste plonge inexorablement semble bien mérité, selon elle, puisqu'elle-même se trouve être un disciple du diable («[Alh! tu as raison de sauter Satan, tu as raison de sauter sur la plage, car tu as devant toi une âme damnée, une âme qui t'appartient. Ton enfer sera ma délivrance» [*J2*, 133]) et

7 Le recours aux images pour se décrire et dépeindre son âme est un procédé récurrent dans son journal. Le masque, Arlequin, Narcisse, le monstre, le pantin, sont autant de figures peuplant l'œuvre et l'âme de Mireille Havet.

qu'elle vit, toujours selon ses propres termes, en enfer: «Ma vie est un enfer! Je le répète, je vis en enfer!¹⁸»

Cette âme damnée que Mireille Havet sent en elle et qu'elle ne peut ni maîtriser ni apprivoiser — le monstre, comme elle aime se décrire — ne naît pourtant pas de ses actions criminelles. En effet, si elle vit selon ses envies et sa nature, elle ne commet ni exactions ni délit. Le monstre incarné n'est coupable que par les opinions et la vie de la jeune femme, mais cela suffit à la diariste pour se sentir mise au ban de la société et répudiée. La différence entre les autres et elle-même, bien qu'assumée, ne lui permet pas de sortir de ces images obsessionnelles du monstre et du diable, qui semblent ancrées profondément dans son esprit; elle ne peut tout à fait rejeter le système de valeurs qui la condamne fermement. Tout en endossant volontairement le rôle de la jeune femme dépravée, elle s'en trouve malheureuse et torturée, encore une fois écartelée entre ce qu'elle est et ce qu'elle voudrait être. Mireille Havet se trouve ainsi déchirée entre une posture de défi, affichant clairement qui elle est et l'assumant, et la honte qu'elle ressent en se rappelant la loi des hommes qui l'entourent. Tour à tour, elle passera de l'ostentation aux artifices pour cacher son tourment, notamment des «airs dégagés et un cynisme apparent» (*J3*, 134).

Concernant son homosexualité, Mireille Havet procède de la même manière et ne tolère, encore une fois, aucun compromis. Si elle se décrit comme «dénudée de sens moral» (*J2*, 67), bien au contraire ce sens moral qu'elle a fortement ancré en elle lui permet de dépasser certaines limites et d'enfreindre certains tabous: non seulement elle ne souhaite pas cacher ses amours et ses mœurs à la société, mais plus encore, elle cherche à les mettre en lumière. Ce qu'elle est n'est pas honteux, elle en est certaine, et le montrer est presque d'un plaisir ostentatoire pour elle. Sans en faire un combat militant au sens propre du mot, Mireille Havet n'a de cesse de montrer qu'elle n'a pas de goût pour les hommes, et que ce sont les femmes au contraire qui l'attirent.

Bousculant les idées reçues, la jeune femme et son amie Marcelle Garros, bien qu'hésitante au début de leur relation, ne dissimulent pas la relation particulière qui les unit: «Marcelle! Combien l'amour avec cette exquise jeune femme, durant notre voyage où elle affichait vraiment un peu trop notre scandaleuse liaison et notre accablant bonheur de jeunesse, ne me donna-t-il pas de joies vaniteuses?» (*J2*, 109) Elle répète ainsi: «[L]a vie que j'aimais était un scandale auquel soi-même on ne résiste pas» (*J2*, 353), puis à nouveau dans la note suivante: «La vie que j'aimais était un scandale, auquel on ne résiste pas. [...] Oui, en effet, j'aime ce fruit-là... Tout le monde vous devine.» (*J2*, 353). Pour autant, même si la société française amorçe un changement au sortir de la guerre et que les femmes osent afficher ouvertement certains de leurs penchants, la réprobation publique n'en demeure pas moins forte. Mireille Havet, lors d'un séjour à Amboise, note ceci:

[I]ci, nous sommes des maudits, des enchanteurs. Les demeures restent closes.
On nous regarde dans l'embrasement. L'anathème est jeté tandis que, déjà charmés,

prêts à entrer, nous découvrons, dans un amalgame de meubles splendides, de tapisseries, de dorures, un affreux visage qui nous hait. (*J2*, 329)

Des tabous tombent, mais ceux qui les enfreignent se heurtent toujours aux normes. Il en va ainsi pour Mireille Havet, dont la révolte est forte et assumée, ne se rebelle que par nécessité. Elle qui aimerait tellement être acceptée et aimée se trouve rejetée par la société, injustement selon elle. Exclue, malmenée, stigmatisée, elle n'a pas d'autre choix que de faire entendre sa voix, à contre-courant de la morale :

Faire vouloir vivre les gens normaux avec les anormaux, quelle erreur! [...] Nous sommes une race à part. Les parias du monde. Un à un se reforme notre famille, et de tous les milieux, et de tous les pays peuvent nous venir des frères. [...] ils nous traitent de fous. En quoi sommes-nous cependant plus fous qu'eux? Leur vie normale m'apparaît à moi comme le comble de la folie. Changeons de vie et nous ne pouvons plus vivre. (*J2*, 55-56)

La diariste, cependant, semble tout de même y prendre un plaisir particulier. La subversion et le scandale ne lui font pas peur, ils l'attirent même. L'acceptation de son homosexualité passe aussi par-là, explique-t-elle.

La désapprobation et le scandale ne faisaient, au contraire, que fouetter d'un nouveau désir mon cœur et ma chair pervertie. J'aimais décevoir, et j'aimais me sentir finalement abandonnée de ceux qui avaient aimé ma jeunesse. (*J2*, 102)

Alors qu'elle n'a pas encore connu de liaison durable, elle écrit déjà, impatiente, comparant dans l'idée de choquer un rite religieux et ses relations jugées contre nature :

J'étrille ma jeunesse pour mon amie qui va revenir dans quinze jours et que je veux attendre comme on se prépare pour une longue sournoise retraite à la puérole et enrubannée première communion, que je veux attendre, comme seul, à vingt ans, on peut attendre l'amour, dans le moite, grisant, délirant printemps de Paris, afin de commencer une belle page de tendresse, à rebours de la morale chrétienne mais fraternellement liée à la ville de Lesbos. (*J1*, 109)

La jeune femme ne peut s'empêcher de montrer, de donner à voir ce qu'elle est et ce qu'elle fait, sans aucune honte et même avec ostentation. À quoi servirait de cacher ce qui la rend heureuse, et qu'elle sent le plus légitime dans sa vie? Surtout si, en faisant montre de ce qui devrait rester normalement caché, et du domaine du privé, elle éprouve un plaisir presque sadique. Elle ne cesse d'écrire dans son journal son goût pour le « scandale », pour le « tout petit scandale » (*J1*, 117) provoqué par un geste de courtoisie normalement réservé aux hommes. Son plaisir dans la subversion passe ainsi par ces actes légers mais forts de sens. « Ce soir-là, il est vrai, je la désirais à périr, prête à tous les scandales, ayant envie de la caresser et de la dévêtir en public. » (*J2*, 47)

Il ne fait également aucun doute que dans la société que fréquente Mireille Havet, tous connaissent son homosexualité. Elle en fait encore une fois étalage avec fierté, même si ses gestes ne sont pas toujours reçus comme elle le souhaiterait :

Quant au vice, il s'agirait d'en limiter tous les dérivés verbaux et qualificatifs qui, dans la conversation et le colportage mondain, finissent par être trop facilement employés et sont, par la hâte et la légèreté avec lesquelles on nous octroie certains penchants vicieux ou habitudes analogues, bien plus nuisibles à l'intéressé que le fameux vice, réel ou non, dont, soi-disant pour son bien et sa gouverne, on l'accable dans son dos. (*J3*, 202)

Que lui importe, finalement? Il lui est aussi impossible de changer d'attitude que de changer de sexualité. Pour une fois, et une fois seulement, son personnage public⁹ est en adéquation avec son moi intérieur. Elle confesse :

Impossible de m'astreindre, ni de me donner pour ce que je ne suis pas, je suis rebelle et fais vite craquer l'enceinte. [...] Maintenant, par la brèche ouverte, par le carreau que je viens de crever, l'air libre, l'air vindicatif, qui met au cœur toutes les audaces et toutes les joies, passe, chargé de vent, d'étoiles, d'espace! (*J2*, 377)

Elle conclut ainsi, usant de sa plus chère opposition, associant le poète et l'inverti, tous les deux rejetés et condamnés par la pensée bourgeoise, décrite précédemment, inamovible :

Les bourgeois et les poètes...
Nous errons dans les compromis.
C'est une vieille aventure...
Notre amour sera détruit tôt ou tard. (*J3*, 136)

Exclu par la morale, le poète lesbien s'exile de son plein gré vers un autre monde, «ce continent d'été où il n'y a plus de famille, de devoir, de coutume, de respect, de religion» (*J2*, 293), dans lequel la jeune femme n'aura plus besoin d'user de provocation.

Aucune réconciliation n'est donc possible, quels que soient les efforts consentis par la diariste. Celle-ci aime passionnément l'odeur de soufre entourant son personnage. Cette passion pour les femmes, si forte qu'elle ne souhaite pas la compromettre en la cachant, en la salissant par une honte qu'elle n'éprouve pas, la fait appartenir à un ordre moral autre, à une autre «Patrie» (*J3*, 135).

L'Enfer préventifs s'incarne finalement dans son *Journal*, qui devient tout entier le récit d'une chute contemplée — avec une inflexion marquée à partir des années 1926-1927 — souvent avec douleur, mais parfois avec une fierté rageuse. Tant pis, alors, si la renommée ne lui vient pas d'une œuvre jugée majeure ; son seul salut littéraire, elle en est bien consciente tandis que tout s'écroule autour d'elle, ne viendra que du journal. En cela, elle semble avoir eu raison, et c'est bien ce personnage hors du commun à l'écriture terriblement contemporaine et à la déchéance tragique qui fascine et intéresse aujourd'hui, quelque cent ans plus tard. En témoignent la publication des carnets par Claire Paulhan, les différentes pièces de théâtre qui

9 Mireille Havet décrit ainsi son personnage public : «[J]'ai choisi entre beaucoup de rôles, le plus équivoque, et Marcelle me reproche souvent que mon costume s'en ressent! Mais c'est encore un reste de toute première jeunesse, ce besoin de revêtir les signes d'un vice.» (*J2*, 226) Ce rôle consiste à se présenter «comme un numéro de foire» (*J1*, 65).

relatent sa vie¹⁰, et même une citation en exergue de l'album sorti en février 2013, *Black City Parade*, du célèbre groupe de rock Indochine.

Ainsi, Virginia Woolf avait-elle peut-être raison quand elle proclamait avec humour et ironie: «[S]i vous voulez être sûr qu'on fêtera votre anniversaire dans trois cents ans, le mieux est sans aucun doute de tenir un journal intime¹¹.» Ainsi, grâce à son journal intime, Mireille Havet sort à nouveau de l'ombre, un siècle après avoir entrepris la rédaction de ses carnets intimes. Retrouvés par hasard par les descendants de l'amie à qui la diariste les a légués, redécouverts, lus et enfin publiés, peuvent-ils s'avérer, maintenant qu'ils ont acquis une certaine renommée, être le «grand œuvre» tant attendu par la jeune femme qui rêvait de poésie et de gloire lointaine?

10 La première, *Je serai abracadabrante jusqu'au bout*, d'après le Journal de Mireille Havet, avec Margot Abascal et mise en scène de Gabriel Garran, a été créée en septembre 2013 au Théâtre de l'arbre, à Montreuil. Une deuxième est en préparation.

11 Virginia Woolf, «Flâneries autour de l'ego d'Evelyn», *Le Commun des lecteurs* [*The Common Reader*], traduction de Céline Candiard, Paris, L'Arche (Tête-à-tête), 2004, p. 100.

Références

HAVET, Mireille, *Journal 1918-1919*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2003.

—————, *Journal 1919-1924*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2005.

—————, *Journal 1924-1927*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2008.

—————, *Journal 1927-1928*, Paris, Éditions Claire Paulhan (Tiré-à-part), 2010.

WOLF, Virginia, « Flâneries autour de l'ego d'Evelyn », *Le Commun des lecteurs [The Common Reader]*, traduction de Céline Candiard, Paris, L'Arche (Tête-à-tête), 2004, p. 100-101.